

Un philosophe à Québec en 1850

Marc Chabot

Volume 1, Number 2, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. (1985). Un philosophe à Québec en 1850. *Cap-aux-Diamants*, 1(2), 41–41.

Un philosophe à Québec en 1850

Henry David Thoreau est né le 12 juillet 1817. Connus surtout pour sa conférence *La Désobéissance civile*, il fut aussi un amoureux de la nature et un grand voyageur. Il aimait parcourir toute une région à pied et fabriquer des cartes. Thoreau est aujourd'hui l'un des plus importants philosophes américains du courant transcendantaliste. Il avait horreur de la guerre et de l'uniforme. Pour lui, seule une pratique solitaire de la réflexion pouvait rendre à l'homme la vraie liberté. Gandhi, Martin Luther King et John Lennon le considéraient comme le philosophe le plus important pour qui veut développer une pensée non violente.

Le 25 septembre 1850, Thoreau prend le train à Concord (Mass.), son village natal, pour le Canada. Le philosophe s'en vient à Québec. Son livre *Un Yankee au Canada*. (Traduit par Adrien Therio et publié par les Éditions de l'Homme en 1962), relate ce court voyage d'une dizaine de jours.

Comme la plupart des voyageurs, le philosophe cherche le dépaysement. Montréal ressemble trop à ce qu'il connaît, c'est pourquoi il a hâte d'arriver dans la ville de Québec. Là, peut-être pourra-t-il trouver ce qu'il cherche? Les philosophes ne voient pas plus et pas moins que les autres. Leur avantage tient dans le fait qu'ils inscrivent sur papier ce qu'ils ont vu.

Ce que la ville de Québec offre avant tout au voyageur de 1850, c'est un paysage. Du haut du Cap Diamant on peut voir «à une distance de six ou sept milles». Thoreau est fasciné. Mais ce qui l'étonne aussi énormément, c'est que cette ville est pleine de soldats. Le fait le choque, il y revient souvent dans son récit, mais Thoreau n'interroge pas les événements politiques canadiens. Un arbre qu'il ne connaît pas l'attire plus que la stricte analyse politique. «*Mais pour quelle raison je vous le demande se tenaient-elles là (les sentinelles), à moins que ce ne fût pour gêner la libre circulation de l'air?*» (p. 52). L'antimilitarisme l'emporte sur la recherche d'une explication à partir de l'histoire canadienne. «*Je suis persuadé que les soldats bien exercés sont, comme classe d'une société, singulièrement dépourvus d'originalité et d'idées de liberté.*»

(p. 55).

Les Anglais sont soldats, les Français sont prêtres. L'uniforme endort la liberté et le philosophe en est offusqué. Il ne s'y attendait pas. Un Américain qui venait de faire son indépendance n'avait peut-être pas le temps ou le goût d'essayer de comprendre.

Puis Thoreau fuit la ville et s'engage sur le Chemin Royal. Il veut voir la chute Montmorency et l'église de Saint-Anne. Notre guide disait que cette église était «*depuis longtemps un objet de curiosité, à cause des guérisons miraculeuses qui avaient été accordées, paraît-il, à des visiteurs du sanctuaire. Il y avait profusion de clinquant et je comptai plus de vingt-cinq béquilles suspendues au mur, quelques-unes ayant appartenu à des adultes, d'autres à des enfants, ce qui laissait supposer qu'autant de malades s'étaient vus capables de s'en dispenser. Mais elles avaient l'air d'avoir été faites sur commande par le charpentier qui avait fait l'église (p. 84)*». Bref, les béquilles ne l'intéressent guère. Mais la configuration du pays, les chutes, les arbres, les snells, les fruits, la vie des paysans, les manières de s'habiller, les difficiles relations avec les Français (à cause de la langue), l'architecture des maisons, la beauté des bois, la nourriture, les relations entre les Indiens et les Canadiens français retiennent son attention et font du livre de Thoreau un document important pour savoir ce qu'étaient Québec et ses environs en 1850.

«*C'est une population presque exclusivement agricole, et jusqu'à présent indépendante, chaque famille produisant pour elle-même presque toutes les nécessités de la vie. Si le Canadien manque d'énergie, il possède peut-être ces vertus, sociales et autres, qui manquent au Yankee, auquel cas il ne peut être considéré comme un homme pauvre (p. 103).*»

On a souvent signalé le fait que les voyageurs qui sont venus au Québec étaient fascinés par la place que tenaient les églises dans l'architecture québécoise. Thoreau ne déroge pas à la règle. De Montréal, Thoreau a surtout vu l'église Notre-Dame, et les quelques églises qui longent le Chemin royal ont aussi attiré son attention. Mais Thoreau ajoute: «*Je pense à sa valeur, non seulement en regard de la religion, mais de la philosophie et de la poésie. En plus d'une salle de lecture, avoir une salle*



Henry David Thoreau (1817-1862) écrivain et philosophe américain.

à réfléchir dans chaque ville! Peut-être le temps viendra-t-il où chaque maison même aura non seulement ses chambres à coucher, sa salle à manger, sa salle de famille ou vivre, mais aussi sa salle à réfléchir, et les architectes l'incluront dans leurs plans. Qu'elle soit meublée et décorée avec tout ce qui peut mener aux pensées sérieuses et créatrices. Je ne m'opposerais pas à l'eau bénite ou à n'importe quel autre symbole naïf, s'il était consacré par l'imagination des fidèles.» (p. 40).

«*Le Canada que je vis n'était pas simplement un terminus de chemin de fer ou un lieu de refuge pour les criminels (p. 91).*» Et nous, que pouvons-nous voir dans un récit de voyage? Que l'on soit philosophe ou historien, ou lecteur libre des chaînes d'une discipline particulière? Nous voyageons aussi dans les livres, nos remarques constituent un autre récit de voyage. Chaque lecture n'est rien d'autre qu'un chemin parcouru, revu, corrigé et annoté.

Marc Chabot